

1



Dire le résistant

Choisir le travail qu'a fait Armand Gatti en réalisant les films de la Première Lettre centrés sur le personnage de Roger Rouxel, résistant fusillé avec les membres du groupe Manouchian, c'est se poser la question de la manière dont se peut se réaliser un lieu-question dédié à la Résistance à Tarnac.

Quand il commence le travail, Armand Gatti a 44 ans. Vingt-cinq ans plus tôt, il était dans le maquis. Il n'est pas persuadé que les commémorations ne soient pas justement qu'un enterrement définitif de ce qu'a pu être la Résistance.

Jamais l'équipe d'Armand Gatti n'a pris autant de soin pour préparer une expérience de création avec la population que celle de Roger Rouxel. Un premier documentaire a été réalisé. L'équipe est allée voir Paul Rouxel, le frère de Roger, et Mathilde, à qui Roger envoie sa première lettre d'amour. Puis, nous avons suivi partout dans Paris Arsène Tchakarian qui avait participé aux attentats du MOI (organisation syndicale et politique reliée au Komintern).

De cette enquête nous avons déduit qu'il fallait aborder Roger Rouxel à travers les grandes temporalités de sa vie : la zone, l'école, l'usine, le cinéma, le Mont-Valérien, etc. Nous avons fait de chacune de ces temporalités des affiches collées dans tous les endroits où nous avons travaillé. C'était le premier contact proposé aux habitants de l'Isère et une façon pour nous de dire que la Résistance est comme un trajet de vie et ce travail comme la continuation de la vie même et de se distinguer de ceux qui racontent la Résistance comme une sorte de western ou de polar.

Pour Gatti, inscrire un projet dans la vie, c'était écrire un poème. C'est d'ailleurs le seul travail qu'il commence en écrivant un poème fleuve regroupant tous ceux qui ont essayé de donner vie à cette figure du résistant à ce moment-là.

Quatre mots, frères, terroristes, maquisards, libérateurs vont se télescoper, se heurter pendant toute la durée du tournage comme indiqué dans le poème :

Frères violents millésimés comme les récoltes,
terroristes en mil neuf cent quarante-et-un,
maquisards l'année d'après,
résistants en mil neuf cent quarante-trois,
libérateurs en mil neuf cent quarante-quatre

2

Un groupe de travailleurs et d'émigrés

Avec Rouxel et les 22 membres fusillés du groupe Manouchian, nous parlons d'hommes, de femmes qui ont commis des actes violents, que le gouvernement de Vichy et l'armée d'occupation allemande traitent de terroristes. Mais ils vont plus loin : ce sont des étrangers qui viennent semer la mort en France. Sur l'Affiche rouge les deux Français du groupe Cloarec et Rouxel ont disparu. Il ne reste que les Italiens, les Espagnols, les Hongrois, les Polonais, tous ces hommes que le fascisme européen a réunis, solidaires. Beaucoup étaient membres des Brigades internationales qui viennent d'être défaits en Espagne. Les Arméniens ont fui le génocide en Turquie, les Italiens ont fui le fascisme de Mussolini, les Espagnols ont fui la dictature de Franco. Les Allemands ont fui le nazisme. D'une certaine façon, tous ces jeunes se retrouvent le dos au mur à Paris. Ce qui est choquant c'est de constater qu'avant-guerre, pendant la guerre et après la guerre, encore aujourd'hui les émigrés servent de bouc émissaire à ceux qui ont le pouvoir. Est-ce le plus petit dénominateur commun des langages fascistes ? En tout cas, c'est un concept opératoire qui ne connaît pas la différence des régimes politiques.

Le tournage se réalise dans une région située entre Lyon et Chambéry. Les grands théâtres de la Résistance commencent en Isère. Notre ville de référence c'est Bourgoin-Jallieu. Avec les habitants, paysans, ouvriers, enfants des écoles, enseignants, nous avons essayé de faire de Roger Rouxel un pan de la mémoire vivante. Le premier c'est celui qu'offre Gatti en étant le poète public de cette traversée.

Poème chanté par ceux qui l'ont inspiré : les enfants des écoles les professeurs, les moines de Tamié. Ils chantent et d'une certaine façon ces chants ont un pouvoir de résurrection, d'émotions, de retrouvailles.

DES LIBÉRATEURS?

GRZYWACZ
Juif polonais
2 attentats

ELEK
Juif hongrois
8 déraillements

WASJBROT
Juif polonais
1 attentat,
3 déraillements

WITCHITZ
Juif hongrois
15 attentats

FINGERWEIG
Juif polonais
3 attentats,
5 déraillements

BOCZOV
Juif hongrois
chef dérailleur
20 attentats

FONTANOT
communiste italien
12 attentats

MANOUCHIAN
Arménien
chef de bande
56 attentats
150 morts
600 blessés

ALFONSO
Espagnol rouge
7 attentats

RAYMAN
Juif polonais
13 attentats

**LA LIBÉRATION
PAR L'ARMÉE DU CRIME!**

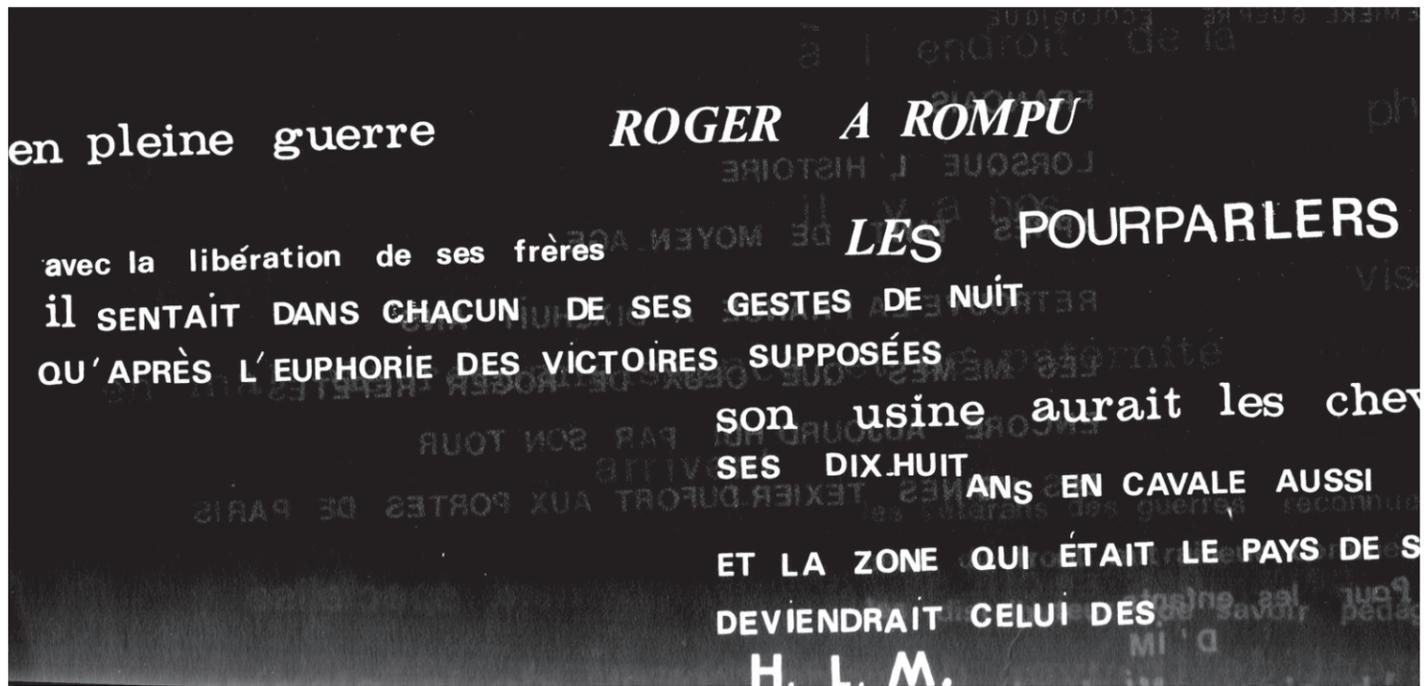
MOI :

Main-d'œuvre immigrée

- Celestino Alfonso** (AR), Espagnol, 27 ans
Olga Bancic, Roumaine, 32 ans (seule femme du groupe, guillotinée à Stuttgart, en Allemagne, le 10 mai 1944)
Joseph Boczov (AR), Hongrois, 38 ans - Ingénieur chimiste
Georges Cloarec, Français, 20 ans
Rino Della Negra, Italien, 19 ans
Thomas Elek (AR), Hongrois, 18 ans - Étudiant
Maurice Fingerwajg (AR), Polonais, 19 ans
Spartaco Fontanot (AR), Italien, 22 ans
Jonas Geduldig, Polonais, 26 ans
Emeric Glasz, Hongrois, 42 ans - Ouvrier métallurgiste
Léon Goldberg, Polonais, 19 ans
Szlama Grzywacz (AR), Polonais, 34 ans
Stanislas Kubacki, Polonais, 36 ans
Cesare Luccarini, Italien, 22 ans
Missak Manouchian (AR), Arménien, 37 ans
Armenak Arpen Manoukian, Arménien, 44 ans
Marcel Rayman (AR), Polonais, 21 ans
Roger Rouxel, Français, 18 ans
Antoine Salvadori, Italien, 24 ans
Willy Schapiro, Polonais, 29 ans
Amedeo Usseglio, Italien, 32 ans
Wolf Wajsbrot (AR), Polonais, 18 ans
Robert Witchitz (AR), Français, 19 ans

3

Quoi qu'il en coûte comprendre.



Le problème central qui met en cause notre démarche c'est l'image. Nos sommes là pour transformer ces moments précieux en film pour la télévision. Gatti se pose directement la question dès les premiers textes qu'il écrit. Nous sommes là pour faire des films et ces films peuvent avoir l'effet inverse de celui que nous cherchons. Ainsi l'écrit-il dans le poème bilan de ce travail intitulé **Contre-opéra**

Paroles du Che Guevara.
Quelles que soient les luttes
dont ils sont coutures,
les films sur la résistance des peuples
à entrer dans la glace des astres,
n'existent que pour tuer
dans l'événement
son pourquoi
(en déplacer la réponse).

L'image, le film, le médium même de la trahison. Cette affirmation est posée au début du film. L'image est le lieu d'une guerre civile :

Tuer le réel,
non son image,
notre guerre civile
commence là.

Donc l'injonction gattienne : donner quelques minutes de plus à vivre aux résistants ne peut se faire qu'en rallumant le feu d'une guerre civile et le terrain de cette guerre civile sera l'image.

Toutes les musiques
de générique
sont des musiques
de mise à mort.
Le guérillero

ne ressuscitera
le long de la pellicule
que brisé,
dévasté,
corrompu
par les légendes colonisatrices et leurs anticorps.

À ce questionnement sur la possibilité de donner sa place dans notre mémoire aux terroristes-résistants dans ce film, Gatti donne une réponse dans une autre partie du poème contre-opéra :

Pourquoi chanter le cinéma
comme on chanterait
à l'ablation de ses sens
sur une table d'opération ?
Pour exactement
les mêmes
raisons
que
le libertaire Berneri
écrivait, dans Barcelone insurgée,
le communiste Gramsci
mort dans la nuit mussolinienne,
son ennemi d'idées
mais en principe son compagnon de combat.
Pour les mêmes raisons que Berneri écrivait,
trois jours
avant d'être assassiné
par les services de police communiste d'alors :
Quoi qu'il en coûte
comprendre.

Ce que dit le Maitron
de Roger Rouxel
dans la rubrique « fusillés, guillotins, exécutés massacrés »

4 ROUXEL Roger, Joseph, Léon. Pseudonyme dans la Résistance : Léon

Né le 3 novembre 1925 à Paris (VI^e arr.), fusillé par condamnation le 21 février 1944 au Mont-Valérien, commune de Suresnes (Seine, Hauts-de-Seine) ; tourneur sur métaux ; domicilié à Vitry-sur-Seine (Seine, Val-de-Marne) ; Résistant FTP-MOI, un des condamnés du procès dit de l’Affiche rouge.

Fils de Joseph, terrassier, et de Léa, née Carnet, sans profession, Roger Rouxel vivait avec ses parents 135, voie Bacchus à Vitry-sur-Seine (Seine, Val-de-Marne). Il fréquenta l’école communale, obtint à l’issue de sa scolarité le certificat d’études primaires (CEP), puis apprit le métier de tourneur sur métaux. Il travaillait à l’usine Texier-Dufort (construction mécanique) d’Ivry-sur-Seine. Robert Witchitz, un ancien camarade d’école, lui proposa d’entrer dans la Résistance au sein des Francs-tireurs et partisans - Main-d’œuvre immigrée (FTP-MOI) en mars 1943.

Il avait le matricule 1024 et, sous le pseudonyme de « Léon », appartenait au détachement italien. Il participa à sa première action le 13 mars 1943, contre un garage allemand rue Desaix à Paris (XV^e arr.), en assurant la protection avec Eugène Martinelli.

Le 18 mai, il accomplit avec Eugène Martinelli une mission de reconnaissance à Villejuif (Seine, Val-de-Marne), le lendemain Robert Witchitz lança une grenade contre un autobus allemand. Dans la réalisation des diverses actions, Tuba Kleczkowski ou Spartaco Fontanot apportèrent les armes.

Le 15, Robert Witchitz lança une grenade contre un débit de boissons fréquenté par des militaires italiens à l’angle des rues de Hanovre et de Choiseul à Paris (II^e arr.) ; Roger Rouxel assurait la première protection armée. Le tenancier, sa femme et son beau-frère furent blessés.

Le soir, vers 22 h 55, Robert Witchitz, accompagné de Roger Rouxel, tirèrent sur José Delaplace, membre du Parti franciste à la porte, de Saint-Ouen.
Plusieurs FTP ayant été fusillés, en riposte, le 4 septembre, Roger Rouxel et Robert Witchitz tuèrent le soldat Hubert Schonfelder près de la porte d’Ivry.

Le 25 septembre, une équipe se rendit 77, rue de la Voie-Verte (XIV^e arr.), au Café de l’Autobus, où des soldats allemands écoutaient un orchestre composé d’un piano, d’un violon et d’un accordéon ; Roger Rouxel était en protection. Vers 21 h 30, « Louis » entra, écarta de la main gauche la tête d’un spectateur et lança une grenade. L’explosion blessa très gravement la femme accordéoniste, qui mourut lors de son transport vers l’hôpital. Il y eut neuf blessés, dont cinq soldats allemands.

Le 12 novembre, vers 13 heures, sept hommes, dont Roger Rouxel, se retrouvèrent rue La Fayette : Rino Della-Negra et Robert Witchitz devaient attaquer un convoyeur de fonds allemand, les cinq autres assurant la protection. Mais le convoyeur était flanqué d’un militaire allemand, Robert Witchitz et Rino Della-Negra ouvrirent le feu pour s’emparer de la sacoche, Karl Bergoff tomba mort, foudroyé. Des policiers et la Feldgendarmerie étant sur place, une fusillade s’ensuivit. Grièvement blessé, Rino Della-Negra fut arrêté ; Robert Witchitz, blessé, s’enfuit, puis fut arrêté. Des inspecteurs de la Brigade spéciale no 2 (BS2) interpellèrent Antoine Salvadori à son domicile et Cesare Luccarini le jour même, Georges Cloarec et Spartaco Fontanot le lendemain, Roger Rouxel le 14 novembre.

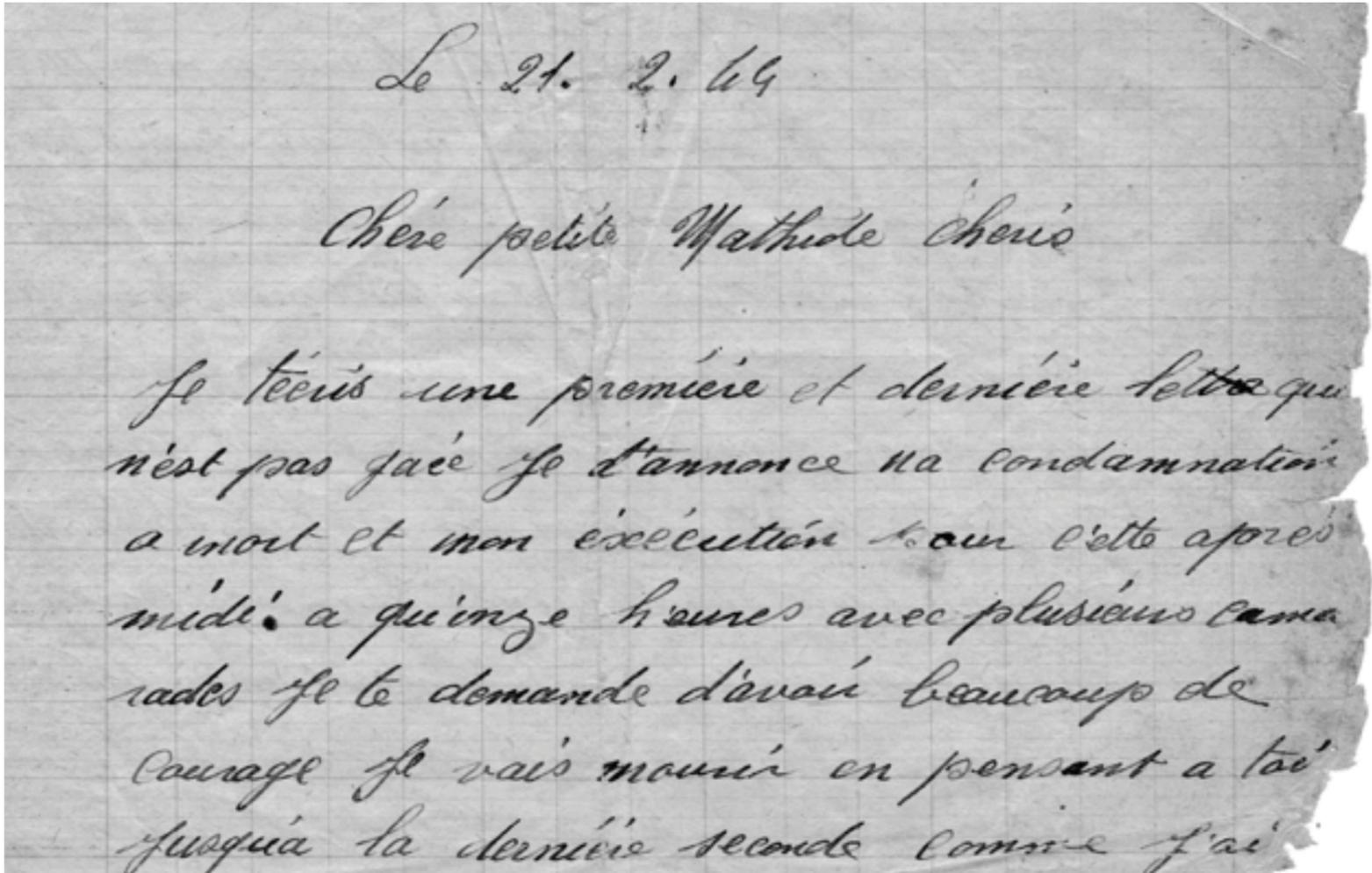
Interrogé par des inspecteurs de la BS2, Roger Rouxel fut battu à de multiples reprises. Il fut l’un des vingt-quatre accusés qui comparurent le 18 février 1944 devant le tribunal du Gros Paris, qui siégeait rue Boissy-d’Anglas (VIII^e arr.). La presse collaborationniste, dont Le Matin, s’en fit l’écho : « Le tribunal militaire allemand juge 24 terroristes ayant commis 37 attentats et 14 déraillements. Un Arménien, Missak Manouchian, dirigeait cette tourbe internationale qui assassinait et détruisait pour 2 300 francs par mois. »

Roger Rouxel fut passé par les armes le 21 février 1944 à 15 h 22 au Mont-Valérien avec les vingt-deux autres condamnés à mort, dont Missak Manouchian, Celestino Alfonso, Wolf Wajsbrot et Robert Witchitz.

5

La Première lettre

Gatti avait choisi de travailler avec la population de l'Isle-d'Abeau à partir de la lettre que Rouxel écrivit à son amie de cœur juste avant d'être fusillé. L'ensemble du travail s'est intitulé « La Première lettre ». Nous avons rencontré Mathilde, fille d'émigrés italiens. Elle avait gardé cette lettre précieuse. Elle nous l'a donnée pour qu'elle puisse devenir un moment public de la mémoire collective et de l'émotion.



Fresnes, le 21 février 1944
Chère petite Mathilde chérie,

Je t'écris une première et dernière lettre qui n'est pas très gaie. Je t'annonce ma condamnation à mort et mon exécution pour cet après-midi à quinze heures avec plusieurs camarades
Je te demande beaucoup de courage, je vais mourir en pensant à toi comme j'ai toujours fait.
Jusqu'à la dernière seconde Je meurs courageusement et en patriote pour mon pays J'ai fait mon devoir de soldat.
Je te demande d'oublier ce cauchemar et te souhaite d'être heureuse, car tu le mérites. Choisis un homme bon, honnête et qui saura te rendre heureuse. Conserve ma mémoire autant que tu le voudras, mais il faut te dire une chose : personne ne vit avec les morts J'avais fait pour toi et moi de beaux projets, mais le sort en a décidé autrement. Je te jure que je n'ai Jamais eu un moment de défaillance. Je meurs en soldat de la libération et en patriote.
Tu demanderas, si tu le désires, à mes parents chéris que je vais quitter avec un grand regret, un souvenir de moi qui ne devra jamais te quitter.
Tu diras aussi à tous mes camarades que tu connais, que je les quitte en pensant à eux, qu'ils pensent un peu à leur camarade qui est mort pour sa patrie.
Chère Mathilde, j'aurais bien voulu, ainsi que mes parents, vous serrer une dernière fois dans mes bras, mais le temps me manque, je pense tendrement à toute ta famille que je regardais déjà comme la mienne. Mon dernier souvenir va aussi vers tous les voisins et amis que je quitte en les embrassant de tout cœur.
J'espère que le souvenir de mes camarades et le mien ne sera pas oublié, car il doit être mémorable.
Petite Mathilde, je te demande encore une fois d'être heureuse, c'est ma dernière volonté. Ma lettre n'est pas très bien écrite, mais ce n'est pas ma faute, conserve-la parmi les objets qui te sont précieux.
Je termine en t'embrassant de tout mon cœur. Ton souvenir m'accompagnera jusqu'au bout.
Ton petit ami qui te quitte pour toujours.

Roger Rouxel
Vive la France

6

Une balle dans la tête ou «alors, vous continuez le combat »

Pendant une période qui commença en 1965 et dura environ dix ans, Gatti écrivit plusieurs scénarios, *Le Temps des cerises*, *L’Affiche rouge*, *La Première lettre*, ainsi que des audiovisuels consacrés au groupe Manouchian.

Le premier scénario, *Le Temps des cerises*, est très centré sur la réalisation des attentats et les explications des survivants.

Les audiovisuels avaient été créés pour organiser les débats avec les survivants des différentes communautés qu’il était difficile de réunir.

Le deuxième scénario, *L’Affiche rouge*, confronte les actes du groupe Manouchian avec l’actualité de l’ETA, du Groupe Baader Meinhof.

La troisième tentative de film essaye d’inventer une autre voie que la voie historique en proposant à la population d’une région d’explorer toutes les pistes qu’ouvre la vie de Rouxel, fusillé au même âge où Gatti fut arrêté.

Pendant cette période Gatti a constitué un récit, fait, me semble-t-il, de plusieurs trajets de vie de résistants qui permettait d’imaginer ce qu’un membre du groupe Manouchian aurait pensé de ce qu’était devenue l’Europe des années 70 et dont j’ai trouvé la trace dans le livre de Marc Kravetz :

”Une histoire de l’affiche rouge, une des premières que tu m’aies racontée, quand nous nous sommes rencontrés. C’est l’histoire d’Esteban Arias, le communiste, le Basque. Sorti de la guerre d’Espagne, il avait rejoint les premiers groupes de maquisards en France et finalement s’était retrouvé au sein du groupe Manouchian. Echappant par miracle à l’arrestation, il s’était battu jusqu’à la fin de la guerre. Dès la libération, il avait reconstitué un groupe pour aller se battre en Espagne. Ses camarades avaient été tués, d’autres arrêtés, dont lui. L’intervention du gouvernement français en faveur de cette ancien FFI lui avait évité la peine de mort. Condamné à un siècle ou plus de prison, il a passé plus de 25 ans à Burgos, dont de nombreuses années dans un isolement total. Sa sœur lui rendait visite une fois l’an. Il lui demandait des nouvelles des camarades, il voulait savoir si le combat continuait. Elle n’osait pas trop lui dire... Quand il est sorti, il est venu à Paris. Il a fait le tour de tous les anciens compagnons d’armes, tous l’ont fraternellement reçu. Tous voulaient l’aider. Il n’a rien accepté. Il ne comprenait pas qu’ils aient renoncé. Il voulait retourner se battre. Sa Santé s’était totalement délabrée en prison. Ses camarades communistes ont proposé de l’envoyer se faire soigner en Allemagne de l’Est. Il a accepté. Quitte à ne plus faire triompher la révolution chez lui au moins verrait-il le socialisme en marche?” Gatti/Kravetz (*L’Aventure de la Parole errante*, éd. Verdier)

J’ai trouvé des notes que j’avais prises il y a 40 ans pour ce travail.

« Qui est Manouchian aujourd’hui ? Il n’existe pas aujourd’hui en France. Il n’est plus que des formes de combat qui se cherchent. Il existait un membre du groupe Manouchian, un résistant à qui la prison avait fait lâcher les armes : Esteban Arias. Il s’est suicidé en Allemagne de l’Est bouclant la survivance du groupe en tant que génération vivante mais morte pour la révolution. Au bout de 25 ans, il est sorti de prison en posant une question «alors, vous continuez le combat ?».

7 L'histoire, il faut la réinventer chaque jour

1978, Gatti essaye de répondre à la question d'Esteban Arias «alors, vous continuez le combat ?» dans une lettre aux Attoun, Jacqueline et Lucien, de Théâtre Ouvert. Gatti vient de commencer le tournage de La Première Lettre à l'Isle d'Abeau et essaye de raconter ce qui se passe



Hélène Elek et Gatti à la commémoration du Groupe Manouchian

Lettre à deux amis.

Vous parlez de théorie dramatique, vous savez mon peu de goût pour cela, lorsque je me trouve face aux langages multiples d'un objet, d'un personnage, d'un être humain qui se croisent, se dispersent, se répondent, entrent par moment dans le concert des années-lumière pour en ramener des mots, des sons aux dimensions inconnues. J'essaye de voyager avec l'un ou l'autre. Peu importe où ils me conduiront : l'important c'est le voyage – court ou long – que nous ferons ensemble. Les hommes d'écriture que nous sommes sont faits de ses voyages. Lorsqu'il n'y en a pas, nous nous trouvons aussi monstrueux qu'une usine abandonnée dans un paysage d'après la guerre que vent et pluie n'interrogent plus. Faire de la théorie suppose avoir une vérité. Je me suis toujours méfié de celles qui portaient la vérité. Toutes les vérités que j'ai connues avaient un uniforme de flics une solide matraque à la main. Les employer revient à faire de chaque être, objet, paysage, arbre, une page à reconquérir, mais jamais à faire naître. L'écriture y entre comme une armée dans un pays inconnu et se découvre histoire au fur et à mesure qu'elle avance, jetant dans les géhennes de la marge et même en dehors de la page d'histoire, les multiples histoires des autres. Je préférerais vous parler de vous deux et du monde de l'écriture dramatique à tous les niveaux, telle qu'elle s'élabore à chaque instant. Ce monde n'a pas besoin d'être raconté : il est vécu. Des dizaines et des centaines de gens le vivent avec vous. Et je sais que j'en suis.

Nous sommes la tribu à L'Isle-d'Abeau. Face à l'étang de Falavier. Pourquoi ? à cause d'une anecdote : on reprochait à Hélène, mère de Thomas Elek, lycéen fusillé à l'aube de la libération, d'avoir donné à huit de ses petits-fils et cinq de ses petits-neveux le nom de Thomas. « C'est pour donner à Thomas quelques instants de plus à vivre ». Si une création quelques soient les formes à partir desquelles elle apporte une identité fugace et qu'elle entre en dialogue avec elle, a un sens, c'est bien celui de donner à vivre plus. L'expérience tente de donner à un autre fusillé de 17 ans pratiquement inconnu, ces quelques instants de plus dont parle Hélène Elek : Roger Rouxel, tourneur à Ivry. Il fut le plus torturé du mouvement ouvrier international parce que le premier arrêté et le plus jeune. Il n'a jamais parlé,

seuls ses hurlements qui montaient de la préfecture de police ont parfois gêné dans son travail le préfet Bussières en fonction à ce moment-là. Donner un sens à ce mutisme pourrait être pour nous un point de départ. En tout cas il a fait de nous les hôtes assidus des signes tracés après Roger Rouxel mais il y a aussi ceux de nous qu'il a laissés de lui-même et qui ont plus de poids : sa dernière lettre, écrite avec un morceau de crayon dans le froid glacial de sa cellule de Fresnes trois heures avant d'être descendu à la mitrailleuse dans le théâtre de verdure du Mont-Valérien, ajoutant une unité de plus aux 5 000 patriotes qui étaient déjà passés par là. Le 21 février 1944 « chère petite Mathilde chérie »... Trois heures avant de mourir, l'adolescent avait fait ce qu'il n'avait jamais osé faire : déclarer son amour avec tout ce que l'amour recèle de définitif à cet âge-là. Sa dernière lettre de vivant et sa première lettre d'amour ont été faites des mêmes mots, des mêmes jambages et dans la mesure où le froid et le crayon le permettaient des mêmes pleins et déliés ; bref, étaient une seule et même chose. C'est autour de celle-ci que se tisse en ce moment notre expérience, devenu un opéra solidaire composé de 63 groupes allant de cinq à 120 membres chacun : une population donnant sa mémoire et son chant à un amour que les balles du Mont-Valérien ont culbuté dans la fosse commune.

Au moment où je vous écris, la scène où Manouchian et son groupe dont Rouxel apparaissent devant les juges militaires de l'hôtel Continental et répétée avec des cerfs-volants par des réfugiés vietnamiens : d'un côté, le groupe Manouchian (le cerf-volant de Rouxel est plus petit), de l'autre les juges et les planqués de l'époque. Voici que d'un coup Manouchian et le président du tribunal pris dans un même souffle grimpent de plus en plus haut en s'invectivant. Attente. Qui va l'emporter ? Et voici que les cerfs-volants se rabattent. Le président militaire se prend dans des fils à haute tension ; Manouchian passe au travers et remonte dans le ciel. Il domine l'ensemble. De spirale en spirale, c'est lui qui nous raconte son propre procès. Comme il l'entend. L'histoire n'est jamais la même : notre privilège n'est pas de la falsifier mais de la réinventer chaque jour. En ce moment chacun brandissant son quotidien, ses outils comme une utopie, une population en ses différents âges écrits pour changer son passé. Gatti

8

L'image et ses fantômes

Parler du résistant, de ses actions sans pour autant l'enterrer comme un acte incompréhensible du passé n'avait rien d'évident pour Gatti en arrivant à L'Isle-d'Abeau. Ce moment où s'étaient retrouvés un jeune ouvrier français, un combattant de la guerre d'Espagne, un survivant du génocide arménien, des survivants des pogroms des pays de l'Est, semblait unique et devoir échapper à tout déterminisme.

Et c'est de cette façon que Gatti a interpellé son équipe en commençant à travailler. Tous ses assistants étaient responsables de groupes d'habitants, de scolaires, d'artisans, d'ouvriers, de moines. Et tous avaient en charge que ces collaborations avec la population deviennent inventions. L'expérience avait un journal qui portait le titre "la Première lettre", accompagné de la mention de tous les lieux où avait vécu Roger Rouxel: la zone, l'école l'usine, le cinéma, la voie Bacchus, l'école Diderot, l'usine Texier-Dufort, la prison de Fresnes. Le numéro trois de ce journal essaye de noter les questions qui se sont posées et les scénarios qui en sont nés. L'édito explique : dans ce numéro de la première lettre il ne s'agit plus de rencontre avec Roger Rouxel ni de l'opéra mais du film lui-même et plus précisément du tournage de ses multiples scénarios. Après deux articles de présentation et de mise au point on a réparti ici chaque scénario selon le lieu de conjonction avec Roger, région, école, centre d'apprentissage, usine, tribunal. Les participants-auteurs racontent leur film tel qu'ils l'ont vécu, pensé, imaginé, joué devant les caméras mais tel aussi qu'en lui-même lesdites caméras.

Voilà, c'est dit : la possibilité de réinventer l'histoire de Roger Rouxel à L'Isle-d'Abeau va se télescoper au monde de l'image. Aux caméras. Le texte que je vais présenter est de Michel Séonnet, écrit à la fin des tournages. Il essaye de cerner ce qui s'est passé. Michel a rejoint Gatti vers 1975. Il l'a rejoint parce qu'il pensait que son destin était de devenir écrivain. Mais aussi, le rallier était une manière de s'arrimer à un imaginaire qui lui permettait de renforcer une distance critique par rapport au

milieu de l'extrême droite provençale où il avait grandi. Ce qui aboutit quelques années plus tard à la sortie, aux éditions Verdier, du livre « Que dirai-je aux enfants la nuit ? » Daniel Lebrun dans « L'Humanité » explique : « ...trois générations, morts et vivants mêlés, vont se rencontrer et s'affronter. Il y a là Louis Bertini, qui fut un responsable de la Milice, Fortuné Laugier, son filleul et disciple, qui à vingt ans porta l'uniforme bleu avant d'endosser dans les dernière semaines celui des Waffen SS, et Louise Laugier, sa fille, qui, arrivée à l'âge adulte et pour faire pièce à l'infamant héritage, s'est délibérément tournée vers le terrorisme gauchiste. Les voici donc maintenant réunis à huis clos : Louise pense venue l'heure des comptes avec les encombrants fantômes du passé. Bertini a été exécuté à la Libération, Laugier a obtenu un sursis jusqu'en... 1964.

Michel Séonnet à l'Isle-d'Abeau participe aux chorales, écrit des scénarios avec les enfants et, bien sûr, écrit l'article qui va suivre. La question de l'image est au centre de ce travail de réinvention. Les caméras elles-mêmes comme objet vont devenir les représentantes de différentes postures critiques : il y a d'abord la Teka, une grosse caméra américaine couleur, la première caméra portable de ce genre que nous assignions au fait de tourner tout ce qui était fiction. Et puis il y a une deuxième caméra, la paluche une invention du génial Bouviala. La caméra, ses fonctions sont désarticulées en plusieurs petits blocs. On a l'électronique et les batteries à la ceinture. Le viseur accroché au niveau du plexus solaire et le tube avec l'objectif au bout de la main. L'objectif de la caméra n'est plus le prolongement de l'œil, l'objectif est tenu à la main comme un outil, un marteau ou une pince. Nous avons décidé que cette caméra servirait à filmer ce que nous appelions le quotidien c'est-à-dire la vie des gens avec qui nous travaillions en dehors des histoires qu'ils avaient inventées. C'était une façon pour nous de déconstruire les tournages et de faire apparaître plus nettement les choix d'écriture.



Michel Séonnet et Gatti sur le mont Cecceri

Tué par qui ?

Peut-être essayons-nous de faire quelque chose d'impossible : rendre l'image à sa terre, à son original. Pendant plusieurs mois, l'objectif de la caméra a fixé une histoire – celle de Roger Rouxel – une région, suivant pas à pas le canevas d'imaginaires qui cherchaient à dire cette histoire.

Où qu'il se soit orienté, quels qu'aient été les lieux, les personnes qu'il cadrerait, ce qu'il amenait au point de netteté dans les limites de son viseur faisait partie d'un vécu. Face à l'objectif, des hommes, des femmes ne jouaient pas. Il se tenaient là avec une part d'eux-même qu'ils engageaient : gestes de tous les jours, gestes spontanés, gestes étudiés ou répétés pour cette circonstance ; paroles improvisées, répliques apprises, ou souvenirs une nouvelle fois appelés à témoigner.

Mais ce qui, au moment même, s'enregistrait sur les bandes vidéo magnétiques, ce qui, le soir, devenait "rush" sur l'écran, avant de se dédoubler en original et copie, était seulement une reproduction de ce qui s'était passé ? ou quelque chose de bien éloigné et qui s'appelle image ?

Des gestes vécus à ce que l'on voit, restitués en noir et blanc ou en couleur par des tubes cathodiques, il n'y a pas que le parcours, mystérieux pour les néophytes, à travers un jeu de lentilles puis un circuit électronique, tout est déjà joué dans le viseur. Il opère une extraction. Découpe par son cadre le contenu d'un quadrilatère déterminé.

Ce qui est rassemblé dans l'étroite cellule des cassettes, a dû, pour accéder au statut d'image, passer par cet œil sélectif, non borgne, mais incapable de saisir plus d'une chose à la fois, plus d'un geste, plus d'un versant de ce geste, plus que la part éclairée du versant de ce geste. Soit, peu de choses. Surtout au regard du travail d'une population pendant neuf mois ; au regard de la vie et de la mort de Roger Rouxel et de ses 22 compagnons.

Et pourtant toutes ces heures d'images enregistrées ont tenté de trouver leur existence en 4, 5, 6 films. Pourtant, en ces mois d'été 1978, nous continuons de chercher dans les broussailles qui ont envahi la zone de Vitry, sur les visages de Paul, son frère, de Mathilde, sa copine, d'Arsène, son camarade de boulot, la silhouette de Roger. Nous devons refaire simplement en couleur le film de présentation, et voilà qu'à ces vivants déjà connus, déjà affirmés, sont venus s'ajouter Hélène Elek (la mère de Thomas), Simon Rayman (le frère de Marcel) Mélinée Manouchian (la femme de Missak Manouchian), Armène, (la sœur de Mélinée) et que l'histoire se pressent un peu plus vers nous – alors que se resserrent aussi les questions : que signifie faire un film ? Cadrer tous les proches de Roger dans des images pourra-t-il permettre d'en saisir ne serait-ce qu'un mouvement de la main, un clignement des yeux ? Ou bien, ce que nous construisons-là n'est-t-il pas un tombeau, plus clos que celui de Vitry, en fermant définitivement le Chardon Roger Rouxel dans notre herbier de famille, le réduisant à la portion médiatique de lui-même ?

Faudra-t-il écrire dans la Tanatographie – plutôt que la biographie – de Roger Rouxel, au-dessous de

"tué par les balles de fusil de la Wehrmacht"

"tué par l'encre des affiches de la propagande allemande"

"tué" par les sonneries aux morts, les oraisons funèbres de toutes les commémorations"

Faudra-t-il encore écrire Roger Rouxel,

"tué par les bandes magnétiques qui cherchaient à le saisir."

Que l'image condamne ou célèbre, n'assassine-telle pas ce qui pendant dix-huit ans se superposa, s'opposa, se rassembla, s'affronta, sous le vocable Roger Rouxel, plus définitivement que les coups de fusil – un jour sur le Mont-Valérien ? (Les salves imprimées, les salves filmées, les salves magnétiques contrairement à celles des fusils foudroient à chaque tour de rotative, à chaque projection)

Dans l'entrelacs de ses interrogations, Arsène Tchakarian nous donne-t-il ce qui nous permettra de répondre, ou bien indique-t-il le fatal échec de notre tentative de vouloir faire vivre Roger en images ? Au milieu des miniatures religieuses arméniennes qu'il peint, Arsène nous a montré un beau bloc de bois – du bois d'établi – sur lequel la peinture rouge et noire dessine déjà les contours de l'affiche rouge. Un à un, les visages prennent leur place en bas en gros caractères

comme sur l'original, il est écrit « armée du crime ». Arsène dit : « je fais cela pour qu'on se souvienne d'eux quand je ne serai plus là ». Lorsqu'on lui a demandé s'il ne trouvait pas paradoxale de reproduire l'affiche de la mort de ses compagnons, il a parlé de détournement ; il a ajouté qu'en ces jours de février 44, ces affiches avaient été des témoignages de la Résistance.

Quels plans, quels interviews pourraient ramener cette histoire elle-même, et non la perdre, l'exporter en territoire étranger – celui de l'image ?

Pendant que la caméra TK cadrerait ceux qui venaient de témoigner, reprenant à peu près le découpage, les séquences du premier film, la caméra noir et blanc la paluche, tentait de déchiffrer l'espace, le mouvement qui transformait la terre en image. Prolongeant la main, elle partait en quête de cadres différents, de hors-cadres.

Elle dérapait à partir du cadre de la TK scrutait ses frontières, ses silences. Le tournage de la TK (installation, éclairage son, mise en scène, répétition) était filmée dans toute son étendue. Dans sa marge, les proches de Roger parlaient d'autres choses – d'eux, du film, de l'histoire. Mais, désespérément, les hors cadre devenaient cadre ; les discussions, son. Dans la voiture, entre deux lieux de tournage, une conversation passionnante eut lieu avec Arsène Tchakarian. La paluche enregistrerait. Il disait : « Il faut que les images donnent quelque chose de plus à ce qu'ils verront ». Discussion sur le vif, spontanée. Pourtant, au regard des rush, il s'avéra que ces images marginales s'étaient inscrites dans un cadre très précis – la voiture avait imposé – un contre-jour qui donnait une dimension de personnage à Arsène. Tout ce qui était manifestation de la spontanéité – crissement du son, contraste de l'image – renvoyait encore plus inévitablement à l'image. Le vrai naturel aurait nécessité éclairage et prise de son sophistiqués.

La zone de Vitry. La maison de Mathilde, volets clos, encerclée d'herbes indisciplinées, de broussailles, de buissons. Une parcelle de zone où l'on peut encore circuler (non ne peut installer ni la caméra, ni celui qui parle au milieu des buissons – même si c'est là qu'en vérité les choses se sont passées).

Sur le perron, bien éclairé par le soleil, légèrement de profil, Paul Rouxel raconte l'arrestation de son frère. Il découpe son histoire, sa vie, ce dont il se souvient, ce dont il a appris à se souvenir pour les nécessités du film. Paul, facteur d'Ivry, parle d'un homme qui depuis 35 ans ne passe plus dans ces lieux. Hors lieu : la paluche film Paul Rouxel pendant sa tournée quotidienne. Sur l'écran, en noir et blanc, Paul semble jouer au facteur. L'image impose le rôle, le réel lui-même, le banal, le quotidien, y devient fiction. Le quotidien devenu film ne peut être qu'une fiction différente – fiction de quotidienneté, de banalité. Pas la réalité.

Tout autour du nom de Roger Rouxel, des images, des paroles, élaborent une construction en quête d'un centre. Planète inaccessible. Saturne-Rouxel. Un anneau d'images, qui jamais ne transformera son orbite en rencontre, l'encercle sans l'atteindre. Manège, assemblage circulaire de bandes vidéo. Une autre réalité. Celle que, voulant faire fonction de faiseurs d'images, nous avons choisi de réaliser et dont il nous faut assumer l'écartèlement, la distorsion d'avec le réel.

Il n'y a pas d'images naïves. Ces images, ces plans, ces séquences ne sont pas vains. Marqués du sceau de la fiction, ils n'en sont pas moins nécessaires. Parce que, depuis quelque temps déjà, les perspectives ont changé. La lumière ne provient plus de la bougie, de la lampe, du feu, de la terre. Mais de son reflet construit avec précision sur l'écran. Il ne reflète rien – effet sans cause, ombre de rien. Il impose. L'image est devenue la vérité du réel (c'est vrai, parce qu'on a vu la photo, le film, la séquence à la télévision). L'image ne témoigne plus du réel, c'est lui qui se plie à son cadre, à sa fiction de réalité.

Entre terre et images, nous errons. Non pas pour tenter de renverser l'avancée des événements, la prééminence de la fiction sur les réalités. La partie est jouée depuis bien trop longtemps déjà. Mais la lente asphyxie, la tétanisation progressive des sens à laquelle le pouvoir exorbitant, totalitaire des images conduit, une évidence s'impose : nous ne pourrions être que le reflet des images que nous aurons construites de nous-mêmes. Ce que dit le contre-opéra : construisons les deux mesures. *Michel Séonnet*

9

Quand une image échappe à son destin pour s'inventer un futur.



Des morceaux de pellicule retrouvés dans les documents de propagande de Vichy sur les derniers instants des Résistants au Mont-Valérien nous ont accompagnés pendant ce travail. Quelques heures avant d'être fusillés, les Résistants du MOI sont sortis de la chapelle où ils attendaient l'exécution. Des caméras les filment en train de se dégourdir les jambes. Marcel Rajman en aperçoit une. Il avance résolument vers l'objectif. Il s'arrête, regarde la camera et lègue un magnifique sourire à la postérité.

RAJMAN Marcel

Né le 1er mai 1923 à Varsovie (Pologne), fusillé le 21 février 1944 au Mont-Valérien, commune de Suresnes (Seine, Hauts-de-Seine) ; tricoteur ; militant communiste ; résistant FTP-MOI, un des condamnés du procès dit de l'Affiche rouge.

Fils d'un couple de tricoteurs Moszek et Chana, née Peltin, Marcel Rajman était le frère de Simon, la famille demeurait 1, rue des Immeubles-Industriels à Paris (XIe arr.). Il alla à l'école primaire obtint le CEP et le Certificat d'études commerciales (CEC). Il fréquenta le patronage laïc du Yiddisher Arbeiter Sport Club (YASK), affilié à la FSGT. Raflé en décembre 1941, Moszek militant communiste était déporté le 22 juin 1942 par le convoi n° 3 au départ de Drancy à destination d'Auschwitz (Pologne). Il y mourut.

Prévenus de la rafle du 16 juillet 1942, Simon et Chana quittèrent leur domicile, se réfugièrent dans une planque au 296, rue de Belleville, (XXe arr.), près de la porte des Lilas, puis 68,

boulevard Soult à Paris (XIIe arr.). Marcel Rajman fut membre de l'Union de la Jeunesse juive animée par Henri Krasucki, FTP-MOI, membre du 2e détachement juif, puis, en juin 1943, de l'équipe spéciale. Dans la clandestinité il rendait régulièrement visite à son petit frère et à sa mère boulevard Soult, (XIIe arr.).

Il participa à la diffusion de tracts, collages de papillons, inscriptions à la craie sur les murs, ; à la suite de contacts, il entra dans les FTP.

Il participa le 27 février 1943 vers 19 heures 50 à un attentat contre l'hôtel Saint-Honoré réquisitionné par les Allemands au 12, rue Berryer (VIIIe arr.)

Le 3 juin 1943, vers 17 heures, à la hauteur du 1, rue Mirabeau, « Michel » et « Charles » ainsi que Marcel Rajman et Émile Verlynt attaquaient un autocar transportant des marins allemands. L'un lança une grenade qui éclata à l'intérieur faisant sept blessés dont un grave. Des marins se lançaient à la poursuite des deux hommes, tiraient à plusieurs reprises blessant Émile Verlynt, celui-ci se suicida. Trois passants dont une fillette étaient blessés par les marins, la fillette mourut à l'hôpital.

Le 18 juillet Marcel Rajman était dans l'équipe qui jeta une grenade contre un officier supérieur allemand.

Le 21 juillet dans la matinée, il était dans l'équipe qui élimina un traître, Frydkowski à l'angle des rues Dieu et de l'Entrepôt dans le Xe arrondissement.

Marcel Rajman était repéré par des policiers des Renseignements généraux le 27 juillet 1943 vers 10 heures 45, alors qu'il entra au 68, bd Soult pour rendre visite à sa mère et à son frère, ; le lieu était surveillé par des inspecteurs des Renseignements généraux.

Le 28 juillet 1943 vers 9 heures, ils étaient quatre dont Raymond Kojitski dit Pivert, et Marcel Rajman dans l'équipe qui lança une grenade contre l'automobile du lieutenant-colonel Ratibor à l'angle de l'avenue Paul-Doumer et de la rue Vital (XVIe arr.). En compagnie de trois autres jeunes FTP parmi lesquels Raymond Kojitski, le 9 août 1943 il participa dans le XIIIe arrondissement à une opération de récupération de documents au domicile d'une militante de l'organisation qui avait été arrêtée.

Le 19 août vers 9 heures, parc Monceau, (XVIIe arr.) Marcel Rajman était dans l'équipe qui attaqua un officier allemand le blessant d'un coup de feu. Christina Boïco dite Monique, juive roumaine, responsable du service de renseignements des FTP-MOI parisiens remarqua en mai 1943 une grosse Mercedes qui pénétrait rue Saint-Dominique, interdite aux automobiles et entra dans la Maison de la Chimie. Immatriculée « ZF 10 » (Zivil Fahrzeuge), les fanions à croix gammées sur les ailes indiquaient l'importance du personnage transporté. Elle repéra à plusieurs reprises le véhicule et d'où il partait, le 18, Rue Pétrarque, derrière le Trocadéro dans le XVIe arrondissement. Tous les matins l'homme quittait son domicile à 8 heures 30, elle transmet l'information à Boris Holban.

L'équipe spéciale, composée de Marcel Rajman, Celestino Alfonso et de Leo Kneler fut chargée d'exécuter l'illustre inconnu. L'attentat eut lieu le 28 septembre 1943 vers 9 heures 20, Celestino Alfonso tira le premier, les balles brisèrent les vitres du véhicule, l'homme gravement blessé, tenta de sortir par la porte opposée et se trouva face à Rajman qui tira à

trois reprises. L'homme abattu, Julius Ritter était général SS, responsable de l'envoi des jeunes Français pour le STO en Allemagne, sous l'autorité de Sauckel, ami personnel d'Hitler. Le journal collaborationniste Le Matin du 29 septembre 1943 rendit un hommage à Ritter qui se concluait ainsi : « Tous les Français flétriront un tel crime et souhaiteront l'arrestation et le châtement des assassins, à la solde de la collusion anglo-américano-communiste ».

Le 2 octobre 1943 vers 20 heures 55, un autobus des troupes d'occupation passait à la hauteur du 190, avenue d'Italie, (XIIIe arr.). Un engin explosif était jeté, seize soldats furent blessés, l'un décéda des suites de ses blessures. Le 12 octobre vers 19 heures 30, deux hommes se présentaient au 2e étage de l'immeuble du 69, Bd Voltaire, (XIe arr.). Anna Migdal entrouvrit la porte, l'un des deux hommes demanda à parler à Leyser son mari, tailleur pour lui confier du travail. Le mari répondit que les juifs n'avaient pas le droit de travailler. Les hommes entrèrent de force, l'un sortit deux pistolets et tira à bout portant. Atteint au poignet gauche et au bas ventre, hospitalisé à l'Hôtel-Dieu, ses intestins perforés provoquèrent une hémorragie interne. Leyser Migdal était connu comme un indicateur de la police.

Plusieurs FTP-MOI Marcel, Celestino Alfonso [Pierrot] et Marcel Rajman [Michel] se retrouvèrent le 22 octobre à la station de métro Ternes. Ils se dirigeaient vers l'avenue de la Grande-Armée. Objectif, le grenadage du café « La Terrasse » où l'armée allemande avait ses habitudes. Un gardien de la paix était de surveillance devant l'établissement, un combattant lança une grenade, le policier se précipita vers lui, siffla pour alerter ses collègues. Marcel Rajman tira en l'air pour l'intimider. L'équipe se dirigea très rapidement à la station Ternes...

Nouvelle opération le 26 octobre où Marcel Rajman [Michel] retrouva Marcel et Celestino Alfonso [Pierrot] vers 16 heures 30 à la station de métro Cadet. Marcel Rajman lança une grenade à travers les vitres de la fenêtre de la salle de restaurant. Deux gardiens de la paix qui surveillaient l'établissement se précipitèrent sur Alfonso qui tira plusieurs coups de feu, les policiers de dirigèrent alors sur Rajman qui les évita et s'enfuit en tirant. Tous les trois se retrouvèrent au métro Sentier où ils rendirent les armes et se séparèrent. À la suite de cette opération mouvementée, Marcel Rajman exprima le souhait de changer d'équipe, il rencontra Missak Manouchian dit Georges, et il attendit sa nouvelle affectation.

commissaire politique des FTP-MOI parisien depuis mai 1943. Dans l'un de ses domiciles clandestins, ils saisirent notamment des listes d'effectifs et un état numérique dactylographié des détachements FTP-MOI. Dawidowicz entraîna dans sa chute l'arrestation de combattants FTP-MOI et de militants de la Main d'Œuvre immigrée (MOI).

Le 16 novembre 1943 vers 13 heures 30 des inspecteurs de la BS2 interpellèrent Marcel Rajman et Golda Bancic rue du Docteur Paul-Brousse, (XVIIe arr.). Interrogé dans les locaux des Brigades spéciales, Marcel Rajman fut battu, torturé, il vit une dernière fois Chana sa mère et son frère Simon. Il fut livré aux Allemands. Marcel Rajman était l'un des vingt-quatre accusés qui comparaissaient le 18 février 1944 devant le tribunal du Gros Paris qui siégeait rue Boissy-d'Anglas,

Marcel Rajman fut passé par les armes le 21 février 1944 à 15 heures 40 au Mont-Valérien avec les vingt-deux autres condamnés à mort. Son nom et sa photographie figuraient sur l'Affiche rouge placardée par les nazis sur les murs des grandes villes : « Rayman : Juif polonais 13 attentats.

10



Quand l'enquête sur l'Histoire devient la liquidation de la Mémoire

En 1978, tous les survivants du MOI sont encore vivants. Nous avons surtout côtoyé la communauté arménienne avec Arsène Tchakarian, Mélinée Manouchian et sa sœur Armelle.

Avec Mélinée, on retrouve immédiatement toute la complexité mémorielle à laquelle on est confronté dès que l'on se replonge dans la Résistance. Le trajet de Mélinée avec sa sœur Armelle est un archétype des souffrances et des violences qu'ont subies ces générations. Elle et sa sœur ont miraculeusement survécu. Nous sommes allés faire un entretien chez Mélinée et aussi dans l'atelier de couture d'Armelle situé en plein Marais. Mélinée, chez elle, était assise à côté d'un petit pick-up qu'elle avait préparé avec, sur ses genoux, le disque de Léo Ferré chantant le poème d'Aragon dédié au groupe Manouchian. Je pense qu'il faut revenir sur l'histoire de Mélinée pour comprendre ce qui se joue en 1978 :

Mélinée Soukémian est née dans l'empire ottoman. Elle a trois ans lorsque ses parents sont tués, victimes de l'Aghed, l'extermination de plus d'un million d'Arméniens. Orpheline, elle est recueillie avec sa sœur aînée, Armène, par une mission protestante en Grèce. À la fin de l'année 1926, le Comité américain du Secours arménien et syrien envoie Armène et Mélinée Soukémian poursuivre leur scolarité en France, à Marseille, où auront débarqué plus de cent mille réfugiés arméniens. Mélinée a treize ans. En 1929, elle est envoyée au Raincy où elle obtient son certificat d'études. Puis elle suit une formation de secrétaire comptable tandis que sa sœur devient couturière. La veille du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, le 2 septembre 1939, Missak Manouchian, son compagnon, apatride, est incarcéré à cause de ses sympathies connues pour l'Union soviétique. Mélinée échappe par hasard à la rafle. Dans la Résistance, la tâche de Mélinée devient de dactylographier des tracts et porter des messages secrets. En février 1943, Mélinée avec Missak Manouchian entre dans la Résistance armée. Après l'arrestation de Missak, le matin du 16 novembre 1943, Mélinée, ne le voyant pas revenir, abandonne comme convenu leur appartement avant la nuit. Elle sait qu'elle sera condamnée à mort si

elle est capturée.

La nouvelle de l'exécution de son mari, le 21 février 1944, lui est cachée pendant plusieurs semaines. Elle finira la guerre au sein de la Main-d'œuvre immigrée.

En 1947, Mélinée saisit l'offre faite par l'Union soviétique à d'ex-ressortissants de rejoindre l'une de ses républiques et répond à l'appel au repeuplement de l'Arménie. Là-bas, très malade et un peu déçue du régime soviétique, il lui faut attendre l'avènement de Khrouchtchev et la déstalinisation pour obtenir au début des années soixante de venir se faire soigner à Paris.

À son retour, elle se trouve confrontée à cette période obscure : savoir qui a dénoncé le groupe. Pour certains comme Adam Rayski, la responsabilité du PCF dans la liquidation des FTP MOI est indéniable. On se sert du MOI pour dénoncer le parti, les choix qu'il a faits, etc. Un certain Davidovitch serait le traître absolu, etc. Après le MOI des héros on se retrouve dans le MOI confronté à la trahison. Didier Daeninkx a apporté sa pierre à ce mausolée : une femme serait tombée amoureuse d'un commissaire, etc.

Ces débats, certes nécessaires, deviennent le cercueil où s'enlisent le geste de ces combattants.

Le trajet incroyable de Mélinée n'empêchera pas qu'à son enterrement Laurent, le responsable du PCF sera absent mais présent Krasucki...

Les discussions autour de la Résistance déboucheront quelques années plus tard sur de véritables procès faits aux Résistants, dont le plus célèbre est celui de Lucie Aubrac sommée à la télévision de répondre à un tribunal d'historiens. Vernant, lui-même Résistant, qui était venu la soutenir dans ce débat déclara : « Combien ai-je connu de ces femmes, de tout âge et de toute condition, sans qui la Résistance n'eût pas été possible. Qui dira la fermeté de leur caractère, leur énergie, leur résolution, leur modestie ? Mais cela ne m'empêche pas d'affirmer, légende ou histoire, que Lucie est un être d'exception, incomparable à sa façon, et qu'on doit admirer en bloc, comme elle est, et sans réserve. »



11

La liquidation de la Mémoire : Faire tomber Guingouin

En 2006, le trajet "résistant" de l'écriture de Gatti se conclut par un poème en hommage à Georges Guingouin, patron du maquis où il séjourna.:

Les Cinq noms de résistance de Georges Guingouin

Poème rendu impossible par les mots du langage politique qui le hantent
mais dont les arbres de la forêt de la Berbeyrolle maintiennent le combat
par son toujours maquisard «Don Qui»

Echec d'une double tentative de liquidation :

Le maquis mis en place par Georges Guingouin présente deux caractères originaux. Le premier est son enracinement dans le milieu rural. Dans une campagne qu'il connaît particulièrement bien, il bénéficie de protections et d'un soutien logistique permanent. En retour, son action est animée d'un souci constant de protéger les populations civiles et de défendre leurs intérêts. Le sabotage en décembre 1942 des botteleuses destinées au conditionnement du fourrage réquisitionné par l'occupant, la destruction l'année suivante des batteuses mobilisées par le gouvernement de Vichy pour les réquisitions de grains lui valent la reconnaissance et le soutien des agriculteurs de la région. C'est parmi eux qu'il recrute le gros de ses troupes, notamment ces « légaux » qui, tout en menant dans leur ferme ou leur village une vie « normale », lui fournissent une aide primordiale : renseignements, ravitaillement, matériel, parfois une participation ponctuelle à des opérations sur le terrain. L'autre originalité de ce maquis est son implication dans la vie économique et sociale de la région. Par des arrêtés placardés dans les villages et signés du « Préfet du maquis », il condamne le rationnement et les réquisitions, menace les spéculateurs, réprime le marché noir, mais aussi réglemente les barèmes agricoles, fixe les prix du blé, du fourrage, de la viande de porc... Le caractère politique de ces interventions est clairement affiché : à travers la défense des plus pauvres, la répression des abus, la référence constante à la justice sociale et à l'égalité des droits, la moralisation et le strict encadrement de l'économie, Georges Guingouin prépare l'après-guerre et jette les bases d'un « communisme rural » dont l'impact persistera dans le Limousin longtemps après la guerre.

(...) Au printemps 1944, les maquisards sont déjà plusieurs centaines et contrôlent totalement le secteur de Châteauneuf-Eymoutiers, une région que les Allemands surnomment « la petite Russie » et dont ils ne parviendront jamais à reprendre le contrôle, malgré les offensives d'envergure lancées en avril et juillet 1944. Entre le 17 et le 24 juillet, Guingouin et ses compagnons résistent victorieusement aux assauts des troupes allemandes et de la Milice sur les pentes du mont Gargan. Un mois plus tard, il encercle la ville de Limoges avec une armée de plus de 8 000 hommes et obtient la capitulation de la garnison allemande sans avoir à combattre.

À la fin de la guerre, Georges Guingouin jouit dans toute la région d'un immense prestige lié à son image de héros de la Résistance. À peine élu maire de Limoges (mai 1945), il est déjà confronté à de violentes campagnes de dénigrement orchestrées par la presse de la droite collaborationniste. En décembre 1945, le journal L'Époque lui consacre une série d'articles sous le titre « Banditisme et lâcheté », l'accusant de s'être enrichi par des détournements de fonds et d'avoir « fait fusiller un nombre incalculable de personnes ». Ayant assigné le journal en justice pour diffamation, Georges Guingouin obtient sa condamnation à de lourdes peines. Mais ces attaques sont cependant à l'origine d'une « légende noire » qui retombera sur lui quelques années plus tard.

Après avoir été exclu du PCF en novembre 1952, Georges Guingouin se retrouve isolé et vulnérable face à des adversaires qui n'ont pas renoncé à régler leurs comptes avec lui. Le 24 décembre 1953, il répond à une convocation du juge d'instruction de Tulle pour témoigner dans une affaire d'assassinat remontant à novembre 1945, dans laquelle sont mis en cause deux anciens membres du maquis. À son grand étonnement, il ressort du bureau du juge menottes aux mains : accusé de « complicité d'assassinat », il est aussitôt incarcéré à la prison de Brive. Cette arrestation intervient sur fond d'une nouvelle campagne de calomnies, initiée cette fois par le socialiste Jean Le Bail, battu par Guingouin aux municipales de 1945 mais élu député de Limoges en 1946. Dans Le Populaire du Centre, organe de la SFIO en Limousin, il a publié les 4 et 9 décembre 1953, sous le titre « Limousin terre d'épouvante », une série d'articles reprenant les accusations lancées huit ans plus tôt par L'Époque sur de prétendues exécutions massives commises par les maquisards. L'arrestation de Guingouin amplifie la campagne, donnant lieu à un véritable déchaînement médiatique : Paris-Match voit derrière l'affaire Guingouin « l'ombre d'une république soviétique dans les monts du Limousin » ; pour France Soir, l'arrestation de Guingouin a « dissipé un sortilège qui envoûtait toute une région » ; Le Figaro dénonce « la terreur rouge dans toute la région »... des excès de langage qui témoignent avant tout, au-delà de l'affaire elle-même, de la violence de l'anticommunisme au plus fort de la guerre froide.

Cependant, l'enquête piétine et les charges retenues contre Georges Guingouin restent inexistantes. Le 23 février 1954, alors que sa libération semble imminente, il est violemment agressé dans sa cellule par deux de ses gardiens. Gravement blessé, déclaré « fou » par l'administration pénitentiaire qui tente de faire passer son agression pour une tentative de suicide, transféré dans une prison de Toulouse puis dans un hôpital psychiatrique, il attendra encore près de quatre mois sa libération définitive, le 14 juin 1954. Entre-temps, son agression a suscité une vive émotion et de nombreuses réactions de personnalités, notamment parmi les anciens résistants, gaulistes compris. Un comité de soutien est constitué, de nouveaux avocats engagés pour une bataille juridique et médiatique de grande ampleur, qui va durer plusieurs années du fait des multiples renvois de l'affaire d'une juridiction à l'autre. Dans cette mobilisation de militants et d'intellectuels, on remarque l'absence totale du PCF et de son journal l'Humanité, l'ancien préfet Jean Chaintron, ancien compagnon de maquis de Georges Guingouin, allant même jusqu'à se désolidariser de lui publiquement lors d'un meeting à Limoges le 28 avril 1954, attitude qu'il jugera lui-même plus tard « peu honorable » dans ses mémoires. Au terme d'un « marathon juridique » de plusieurs années, Georges Guingouin obtient finalement un non-lieu devant la chambre des mises en accusation de Lyon, le 13 novembre 1959, le substitut du procureur ayant déclaré « ne pas comprendre, en son âme et conscience, qu'on ait engagé des poursuites contre lui ».

L'explication est pourtant simple : l'affaire a été montée et suivie par d'anciens fonctionnaires du gouvernement de Vichy, restés à leurs postes ou réintégrés après la Libération : les inspecteurs de police Caverivière et Alifat, qui appartenaient à la police de Vichy et avaient participé aux poursuites contre Georges Guingouin en 1943 et 1944 ; le juge Debord, qui siégeait à la « Section spéciale » de Limoges et avait prononcé contre Guingouin deux condamnations par contumace en 1943 ; le juge Morer, suspendu à la Libération pour « faits de collaboration » et réintégré un an plus tard, qui s'était opposé à lui dans des affaires concernant la mairie de Limoges. C'est donc à juste titre que l'affaire Guingouin a été présentée comme la « revanche de Vichy » contre un héros de la Résistance.

Réintégré dans son poste d'instituteur, Georges Guingouin se consacre désormais à ses élèves, écrit ses mémoires et abandonne toute activité politique. Il lui faudra attendre 1998 pour que le PCF lui accorde, dans un contexte politique radicalement transformé, une réhabilitation sans conditions. Au secrétaire général Robert Hue, qui lui propose alors de reprendre sa carte, il ne juge même pas utile de répondre. Il livre alors dans une interview la fameuse formule : « Le communisme, pour moi c'est un idéal, pas un parti.

Phillippe Daumas, Georges Guingouin, héros et hors la loi, 2016 (extraits)

12

El Kseur

Que faisons nous là à réfléchir autour de « l'affiche rouge » au lycée Jean Jaurès en 2003 ?

Il y a une tradition à Montreuil en Seine Saint-Denis. Les passeurs d'enfants étrangers ont pris l'habitude de déposer les enfants mineurs au metro Mairie de Montreuil. De temps en temps le chef de station fait un tour. S'il voit un enfant qui attend sur le quai, il s'approche. Rapidement, il comprend pourquoi il est là. Il appelle la police. La police vient le chercher et constate qu'il est mineur. Rapidement il est hébergé et envoyé dans une classe pour primo-arrivant, en attendant qu'il soit devenu majeur pour être expulsé. L'académie nous avait proposé de travailler avec une classe de primo-arrivants au lycée Jean Jaurès. Nous avons proposé aux élèves de travailler sur ces aînés qu'était le groupe manouchian

Pendant un an avec ces élèves nous avons fait des affiches (qui sont dans cette exposition) et 13 tracts qu'ils ont vaillamment distribués tous les dix jours à la porte du lycée.

Avec eux nous avons exploré les conflits modernes dans lesquels ils avaient été à la fois témoins et acteurs.

Nous avons notamment découvert la lutte des kabyles qui pendant un an refusèrent d'envoyer leurs enfants à l'école et qui débouchèrent sur les accords d'el Kseur.

Ces accords obtenus en 2001 dans le feu des émeutes dans cette localité de la région de Béjaïa. Les âarchs (comités responsables des villages kabyles) avaient adopté un manifeste en 15 points. Ils réclamaient notamment un programme de développement économique pour leur région montagneuse et pauvre, la prise en charge des victimes du printemps noir 2001, l'annulation des poursuites judiciaires contre les délégués des âarchs et des manifestants, le départ des gendarmes algériens. En 2002, le gouvernement algérien avait accepté de faire du tamazight une langue «nationale».En 2004, le gouvernement ratifia la plupart de ces demandes.

